peresh

CONTES DU KURDISTAN

Volume IV

éditions ORIENT-REALITES Geneve

Les illustrations de cet ouvrage ont été réalisées par

Sacha PFISTER

© 1999, Peresh et Orient-Réalités, Genève

Publié avec le soutien
de l'Entraide Protestante Suisse (EPER)

INTRODUCTION

L'histoire de l'humanité s'est déroulée à travers une longue et périlleuse lutte pour la survie. L'homme a dû affronter les forces hostiles de son environnement naturel: climat inhospitalier, animaux sauvages. A travers ce dur combat, l'homme a découvert les moyens de se défendre, les techniques de la chasse, les ressources de production économique. Il a inventé l'écriture et a forgé sa vie spirituelle. Et c'est ainsi que son horizon culturel s'est élargi. En accumulant la connaissance et en l'utilisant comme arme, l'homme a assuré sa propre supériorité.

Les contes font partie de la culture universelle de l'humanité et ils sont les conclusions d'une longue contemplation et de nombreux combats. Ils contiennent des messages qui s'adressent à des individus et à des communautés. Ils apportent des leçons de sagesse visant à harmoniser, améliorer et civiliser la vie sociale dans la communauté; aussi les rapports de l'homme avec la nature. Les contes fertilisent la pensée et stimulent l'intelligence.

Ces contes sont nés de sociétés agropastorales; ils leur sont inhérents et ils cessent quand ce type de sociétés s'industrialisent. Les contes sont des héritages populaires légués par nos ancêtres. Ils reflètent notre passé lointain, mais aussi notre passé commun.

Etant donné les similitudes des expériences humaines, nous trouvons des contes enseignant les mêmes valeurs

à travers le monde entier. Et maintenant, on a de la peine à déterminer leur origine. Certainement, la migration des tribus, le nomadisme, l'invasion des armées étrangères et le passage des caravanes commerciales ont contribué à des échanges culturels très vastes. Au Kurdistan, on trouve des contes mystiques, des apports de l'Inde, de la Perse, des mondes grec et arabe. Aussi des traces de judaïsme, de christianisme et de l'islam.

Le présent ouvrage, quatrième recueil d'une série déjà consacrée aux contes du Kurdistan, illustre en particulier le thème du bon et du mauvais choix. Ainsi, dans **"Le Laboureur et le bœuf rouge"**, le travail est hautement placé dans l'échelle des valeurs, il est quasiment sacré. Dans le conte **"L'Ezidi et le Mollah"**, on découvre que la foi est plus forte et supérieure à la possession de l'or. La discrétion est une vertu, sinon dans certaines circonstances l'attitude contraire peut être fatale, comme c'est le cas dans **"Le braiment de l'âne".** La vie est belle grâce à l'esprit de nouveauté, refusant la monotonie, ainsi que l'illustre le dialogue entre **"L'agha et l'agneau".** L'avidité n'est que destructrice (**"La chasse du lion"**), alors que la vraie amitié se manifeste aussi après la mort (**"Le renard et le meunier"**). Et tant d'autres...

PERESH

CONTES DU KURDISTAN

Volume IV

Adaptation française de
Léo BYSAETH

Je tiens à remercier

Jacqueline SAMMALI
Daniel ROBERT
Bluette JATON
Danielle OTHENIN-GIRARD

pour l'aide précieuse qu'ils ont apportée à ce recueil

I

LE LABOUREUR ET LE BŒUF ROUGE

LE LABOUREUR ET LE BŒUF ROUGE

Il était, il n'était pas, il était une fois un laboureur.

C'est le moment des labours, après la tombée des pluies. Chaque automne, le laboureur fait de même: il va aux champs avec son bœuf et tous deux labourent du matin au soir.

Ainsi, aujourd'hui comme tous les jours, le laboureur conduit son bœuf à son champ. Il prépare la charrue, met le bœuf sous le joug et commence à labourer.

Dès le début du champ et jusqu'au bas du champ, il laboure. Plusieurs fois, le bœuf refait le trajet, de bas en haut du champ puis de haut en bas.

Mais, soudain, le bœuf s'arrête en plein milieu du champ et reste planté là, sans bouger. De toutes ses forces, le laboureur se met à tirer l'animal. En vain, car le bœuf refuse d'avancer. Ne sachant plus que faire, le laboureur s'écrie:

Mon Dieu, que se passe-t-il?

Or, voici que, par la volonté divine, le bœuf lui répond :

– Brave laboureur, à quoi bon continuer de labourer? Je suis triste, car tu vas mourir, ton heure est venue.

Après un temps de réflexion, le laboureur lance sa réponse:

– Va, Bœuf rouge! Laboure! Ne sais-tu donc pas qu'il faut travailler jusqu'à la mort?

Et Dieu, voyant à quel point le laboureur a confiance dans le travail, lui accorde encore de longues années de vie.

II

LE BRAIMENT DE L'ÂNE

LE BRAIMENT DE L'ÂNE*

Il était, il n'était pas, il était une fois un homme qui vivait dans un village et qui possédait un vieil âne.

L'âne du villageois a porté, pendant de longues années, tant de fardeaux que son dos est couvert de plaies. Il est si maigre qu'on peut lui compter les côtes. «Cet âne ne vaut plus rien, se dit le villageois, il m'est devenu une charge. J'aurais meilleur temps de l'abandonner dans la nature. Et tant pis si les loups le dévorent. Je me moque bien de ce qui peut lui arriver, pourvu que j'en sois débarrassé.»

Le lendemain, le villageois emmène son âne. Ils s'en vont loin, très loin, dans une prairie, au pied d'une montagne. Le villageois abandonne son âne et s'en retourne au village, soulagé.

Laissé à lui-même, apeuré, désespéré, l'âne erre sans but durant des semaines. Il broute et boit l'eau pure des sources, sans rencontrer âme qui vive.

Jusqu'au jour où, au détour d'un sentier, il aperçoit un vieux chameau, maigre et malade, qui broute en solitaire. Pris par la surprise de se trouver nez à nez avec un chameau, l'âne s'arrête pétrifié et demande :

– Eh, chameau! toi **ici**? mais, qu'est-ce que tu fais là? d'où viens-tu et où vas-tu? et toute cette poussière sur ta tête, qu'est-ce que c'est que cette histoire? tu as perdu la tête? Est-ce que tu as aussi été abandonné, comme moi? je suis curieux. Viens! dis-moi ce qui se passe! Raconte-moi ton histoire!

– Si tu savais, mon pauvre ami, pendant toute ma vie, j'ai servi fidèlement mon maître; j'ai tout fait pour lui. Jour et nuit, j'ai porté de lourdes charges, sous le soleil brûlant, dans les

tempêtes de sable, sous la pluie, dans le froid. Je l'ai porté, lui, sa femme, ses enfants et tout leur chargement, et cela pendant des années! Et quand je suis devenu vieux, fatigué, malade, à bout de forces, il m'a méchamment abandonné. Plusieurs fois, je suis retourné au village pour y voir mes amis, pour retrouver la maison, mais chaque fois, mon maître m'a repoussé; il a même osé me battre.

A son tour, l'âne raconte au chameau toutes ses mésaventures: le travail si dur, les blessures au dos, l'abandon du maître.

– Âne, oh, mon pauvre âne! notre destin est le même, dit le chameau. Soyons comme des frères. Nous resterons ensemble jusqu'à la fin de nos jours. Nous marcherons dans les déserts, les prairies, dans les forêts et les pâturages. Nous éviterons les hommes, si méprisants et si ingrats...

Les nouveaux compagnons, tout en continuant à échanger leurs souvenirs douloureux, poursuivent ensemble leur route. Ils broutent à leur guise, profitant de leur liberté. Après quelques mois, ils sont en pleine forme. Leurs dos se guérissent. Ils retrouvent leurs forces. Ils se sentent heureux comme aucun être vivant ne l'a jamais été sur cette terre. Ils se roulent dans l'herbe. Ils oublient leurs malheurs. Les charges qu'ils devaient porter ne sont plus qu'un mauvais souvenir, la faim qui les tenaillait naguère est loin, bien loin.

Un jour, alors que le soleil brille de tous ses feux, l'âne s'adresse à son compagnon :

– Frère, tu sens cette brise? Tu sens ce bon soleil? Ce souffle de vie et cette chaleur caressante réveilleraient même un mort! J'ai tant souffert, frère chameau, tant souffert... Mais aujourd'hui, je le sens, notre jour est arrivé. Quand j'étais jeune, mes compagnons admiraient beaucoup ma belle voix. J'ai de nouveau envie de chanter. Je vais braire de bonheur, braire de toutes mes forces, braire à gorge déployée!

– Mon frère, pour l'amour de Dieu, répond le chameau, attention! Nous venons à peine de recouvrer nos forces. Notre dos est à peine guéri. Il y a des gens pas loin d'ici. Si tu brais, ils vont t'entendre. Ils viendront nous capturer pour nous faire porter des charges et notre dos sera à nouveau blessé.

– C'est plus fort que moi, frère chameau, je ne peux pas m'empêcher de braire, je suis trop heureux.

Et il commence à braire. «Ah, que c'est beau la vie et la liberté...»

Or, pas loin de là, une caravane passe. Hommes et bêtes sont fourbus.

– Jeune homme, dit le chef, j'entends braire un âne. Va donc voir ce qu'il en est!

Le jeune homme interpellé court, guidé par les braiments. Il découvre l'âne et le chameau et retourne vers la caravane.

– Chef, il y a un âne et un chameau, sans maître.

– Très bien, très bien, alors va les chercher et ramène-les ici.

Et ce que le chameau a prédit se réalise. Chargés à n'en plus pouvoir, l'âne et le chameau marchent sans fin avec la caravane. Un jour, l'âne, complètement épuisé, ne peut plus mettre une patte devant l'autre. En montant un sentier raide, il tremble de tous ses membres.

– Jeune homme, ordonne le chef de la caravane, mets l'âne avec sa charge sur le dos du chameau.

Le chameau repart avec sur son dos l'âne et sa charge. La caravane continue de grimper. Le chameau se sent de plus en plus fatigué.

– Frère! dit-il au bout d'un moment.

– Qu'y a-t-il? fait l'âne.

– Il y a que je ressens comme une envie irrésistible de galoper, répond le chameau.

– Pour l'amour de Dieu, si tu te mets à galoper je vais tomber et rouler dans le précipice!

– Souviens-toi, répond le chameau, je t'avais dit de te retenir de braire. Tu m'as répondu que tu ne pouvais pas t'en empêcher. Et voilà, nous avons été capturés et depuis lors nous vivons le martyre. Moi, maintenant, j'ai envie de galoper, et je galoperai!

Ayant dit, le chameau pique un galop. L'âne tombe et roule dans le précipice. La caravane continue sa route, abandonnant le corps de l'âne aux vautours.

* *Deux auteurs : Hussein Emin-Ronahi 10-16 février 1996 et Celîlé Celîlé, kurde de l'ex-Union Soviétique.*

III

L'EZIDI ET LE MOLLAH

L'EZIDI ET LE MOLLAH

Il était, il n'était pas, il était une fois parmi tant de fois, un Kurde ezidi et un mollah.

Au milieu de la place de ce village habité par des Kurdes ezidis et des Kurdes musulmans se dresse un arbre florissant au feuillage bien fourni.

Chaque soir, au coucher du soleil, un Ezidi fait le tour de l'arbre en récitant ses prières. Un mollah qui vient de s'installer au village pour exercer sa fonction de guide pour les habitants musulmans remarque son manège.

Le deuxième soir, le mollah s'approche de l'arbre, une hache à la main.

– Ô toi! Ezidi! Tu adores cet arbre, tu ne sais donc pas que Dieu seul doit être adoré, et rien ni personne d'autre! Je vais abattre cet arbre.

– Tu ne couperas pas cet arbre, rétorque l'Ezidi.

– C'est ce qu'on verra, réplique le mollah.

Tous deux commencent à se bagarrer. Le mollah prend le dessus, plaque au sol l'Ezidi.

– Je vais te tuer, et après je couperai l'arbre.

– Non, mollah, ne me tue pas! Je te donnerai chaque matin une pièce d'or que je placerai sur le bord de ta fenêtre. Si tu me tues ou si tu coupes l'arbre, tu n'auras rien du tout...

– Tu dis la vérité? répond le mollah après un instant de réflexion. Tu me donneras chaque jour une pièce d'or?

– Absolument !

– Alors, lève-toi et va-t-en, je ne couperai pas l'arbre.

Le lendemain, le mollah trouve une pièce d'or brillante sur le bord de sa fenêtre. Les semaines et les mois passent et chaque

jour, l'Ezidi place une pièce d'or sur le bord de la fenêtre. Le mollah s'enrichit et coule une existence heureuse.

Mais, un matin, alors qu'une année entière s'est écoulée, le mollah ne trouve pas de pièce d'or. Au coucher du soleil, furieux, il prend sa hache et va trouver l'Ezidi qui tourne comme d'habitude autour de l'arbre. Quand il voit la fureur du mollah, l'Ezidi esquisse un sourire. Le mollah lève sa hache, il veut couper l'arbre. Mais l'Ezidi arrête son geste.

– Tu ne couperas pas cet arbre!

– Oui, je vais le couper et je vais te tuer, tu n'as pas mis la pièce d'or sur le bord de ma fenêtre ce matin.

Et le mollah lève une nouvelle fois sa hache pour l'abattre sur le tronc. L'Ezidi s'en saisit et les deux adversaires commencent à se battre. Mais, contrairement à la première fois, l'Ezidi prend le dessus. Stupéfait, le mollah ne peut que constater sa défaite.

– Je ne comprends pas, dit-il, l'an dernier j'étais beaucoup plus fort que toi. Avant de me tuer, dis-moi, j'aimerais savoir pourquoi aujourd'hui tu m'as vaincu avec tant de facilité.

– Mollah ignorant! L'an passé, tu t'es battu pour ta foi. Tu puisais ta force en elle et c'est grâce à elle que tu m'as jeté à terre. Aujourd'hui, tu te bats pour de l'or, et non pour ta foi. L'or que je t'ai donné t'as rendu faible comme un enfant, c'est pourquoi je t'ai vaincu.

IV

L'AGHA ET SON SERVITEUR

L'AGHA ET SON SERVITEUR

Il était, il n'était pas, il était une fois, un agha et son serviteur.

Se promenant dans son jardin en compagnie de son serviteur, l'agha lui demande à brûle-pourpoint:

– Toi qui as toujours la langue bien pendue, pourrais-tu me dire s'il existe quelque chose de plus sale que les excréments?

– Bien sûr, agha, je connais en tous cas une chose bien plus sale que n'importe quelle crotte.

– Ah, galopin, fais bien attention à ce que tu vas dire, je pourrais te faire couper la tête.

– Demain, je vous montrerai, vous verrez

Le lendemain, le serviteur entraîne l'agha dans la nature. Arrivé au pied d'un gros rocher rond, il s'arrête.

– Regardez, agha, dit le serviteur.

– Oui, oui, je vois, c'est une belle crotte bien fraîche, et alors?

Il y a, effectivement, au sommet du rocher rond, une crotte, que le serviteur a déposée là, à l'insu de l'agha.

– Et alors, répond le serviteur, cet endroit est magique. Un trésor immense est amassé là-dessous. Si on attelait cent chevaux à ce rocher, on ne parviendrait pas à le faire bouger d'un pouce. Mais, celui qui mangera cette crotte aura le trésor. Le rocher se fendra en deux et s'ouvrira comme un coffre.

– Bon, alors, qu'attends-tu?

– Moi, manger cette crotte? Je préfère que vous me coupiez la tête tout de suite.

L'agha reste perplexe. S'il tue son serviteur, il sera bien avancé. Autant manger la crotte et garder le magot. Alors il se penche, il se penche, ses lèvres sont près de toucher l'étron.

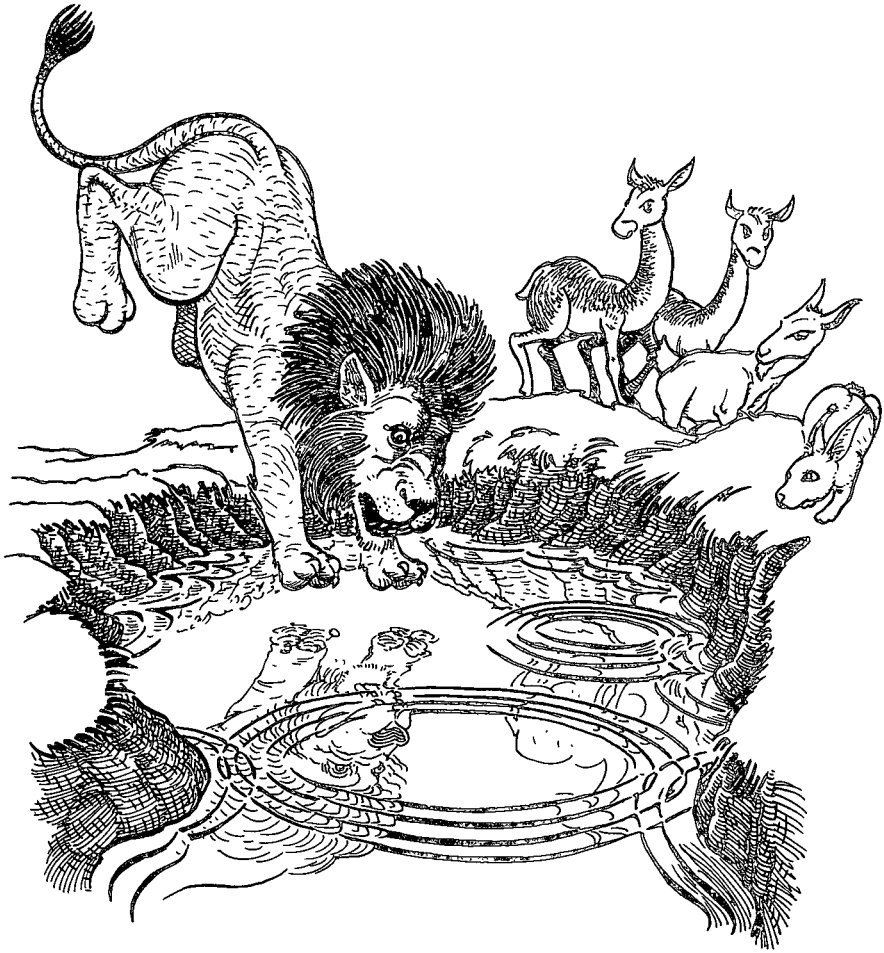
– Arrêtez-vous, mon agha! crie le serviteur. Je vous ai raconté des blagues, il n'y a aucun trésor.

– Misérable! hurle l'agha, tu n'as sauvé ta tête que provisoirement, tout à l'heure! Comment oses-tu te moquer de moi?

– Loin de moi cette idée, cher agha! J'ai seulement voulu vous prouver – et j'ai été à deux doigts de le faire! – que la cupidité est plus sale que les excréments.

V

LA CHASSE DU LION



LA CHASSE DU LION

Il était, il n'était pas, il était une fois un lion qui avait faim.

A travers forêts et rochers, le lion rentre chez lui de la chasse, bredouille. Un lapin survient et se met à courir à toute vitesse pour lui échapper. Le lion se lance à sa poursuite :

– Oh! beau lapin, où vas-tu? Tu ne peux pas m'échapper, je vais t'attraper et te manger!

Le pauvre lapin court et court encore. Il tourne à droite, à gauche. Il monte et descend, mais le lion ne perd pas sa trace.

Au moment où il va enfin l'attraper, surgit une chèvre sauvage. Le lion se dit: «Pourquoi courir derrière ce lapin? Une chèvre, c'est meilleur, et il y a plus à manger.» Il laisse le lapin pour se lancer à la poursuite de la chèvre. Il rassemble toute son énergie, il va la rattraper... Mais la chèvre accélère, lui échappe. Le lion et sa proie s'épuisent.

Soudain, alors que le lion va enfin rattraper la chèvre, un troupeau de gazelles surgit. Sans hésiter, le lion renonce à la chèvre et se met à poursuivre les gazelles.

Toujours plus fatigué, le fauve traque les gazelles, les poursuit dans les rochers, à droite, à gauche, en montant, en descendant.

Mais soudain une rivière large et profonde barre la route. Les gazelles se jettent à l'eau pour traverser. Le lion, lui, ne sait pas nager. Mais, dans le miroir de la rivière, il aperçoit un animal encore plus appétissant que ceux qu'il a pourchassés jusque-là. «Ho ho, se dit-il, voilà une bien belle proie! Fi de ces maigres gazelles!» Et, joignant le geste à la parole, il plonge dans la rivière pour capturer son propre reflet.

Son erreur est sans remède. Peu à peu l'eau sombre se referme sur lui. Et, pendant qu'il se noie, ses proies se rassemblent sur les rives.

– Lion insatiable, tu voulais nous dévorer tous, lui disent le lapin, la chèvre et les gazelles. Mais, tu l'apprends maintenant, jamais les gens cupides n'arrivent à satisfaire leurs désirs. Tu as ce que tu mérites!

VI

L'AGHA ET L'AGNEAU

L'AGHA ET L'AGNEAU

Il était, il n'était pas, il était une fois parmi tant de fois, un agha et un agneau.

Savez-vous ce qu'est un agha? Non, bien sûr. Je vais vous le dire: un agha était, dans l'ancienne Turquie, un officier de la cour du sultan. Agha, en Turc, signifie «chef». Chez les Kurdes, l'agha est le chef du clan, de la tribu ou du village. Il est souvent oppresseur et traître. Et un agneau, vous savez ce que c'est? Vous croyez le savoir...

Un jour, l'agha décide que le moment est venu de tuer son agneau. Il l'empoigne, s'agenouille et, le tenant fermement, il approche son grand couteau de son cou tendu. Mais, au moment où il va l'égorger, l'agneau se met à parler, car telle est la volonté d'Allah.

– Fais-moi grâce, je t'en prie, ne me coupe pas la tête avant que j'aie vécu une année.

– Soit, bel agneau, répond l'agha, je ne te couperai pas la tête tant que tu n'auras pas vécu une année.

Une année passe. L'agha dit à l'agneau:

– Bel agneau, si tu le veux, je te laisse vivre encore une année.

– Non merci, répond l'agneau, j'ai assez vécu.

– Comment peux-tu dire cela? Le monde est si beau, la lumière est si douce! dit l'agha.

– Écoute, répond l'agneau, j'ai vu l'été, l'automne, l'hiver et le printemps. L'an prochain, y aura-t-il autre chose?

– Non, dit l'agha, après l'été reviendra l'automne, après l'automne, l'hiver et après l'hiver, le printemps.

– Il n'y aura donc rien de nouveau, conclut l'agneau. Tu peux me couper la tête.

VII

LE RENARD ET LE MEUNIER

LE RENARD ET LE MEUNIER

Il était, il n'était pas, il était une fois un renard et un meunier.

Un jour, le renard se présente à la porte du meunier.

Meunier! Je te regarde vivre depuis longtemps et je vois que tu n'as pas d'épouse. Pourtant, tu es plutôt bel homme.

– Ma foi, que veux-tu, je ne suis qu'un pauvre meunier.

– Écoute, soyons frères, et j'arrangerai tes affaires.

– Soit, dit le meunier. A partir d'aujourd'hui, je te considère comme mon frère.

– Et bien, mon cher frère, tu épouseras la fille du sultan.

– Impossible!

– Tu es mon frère, et pour mon frère, je peux tout faire. Tu ne le savais pas, mais mes pouvoirs sont immenses. De nombreuses créatures m'obéissent au doigt et à l'œil.

Et le renard grimpe sur une grosse souche, regarde vers le ciel et lance un appel:

– Oiseaux du ciel, venez à moi!

Il se tourne ensuite vers l'ouest et hurle:

– Loups des montagnes, descendez vers moi!

Puis vers l'est:

– Renard des plaines, accourez!

Et du ciel, à tire d'aile, les oiseaux arrivent. Et de l'ouest, là-bas où sont les montagnes, descendent les loups. Et de l'est, territoire des plaines, accourent les renards.

De toute son autorité, le renard s'adresse à ses troupes.

– Mes amis, mon frère le meunier est sans femme. Je veux qu'il soit marié avant la fin du jour!

– Ordonne, et nous t'obéirons! répondent les oiseaux, les loups et les renards.

– Je veux que notre frère épouse la fille du sultan!

A ces mots un murmure s'élève.

– C'est impossible! disent les oiseaux. La fille du sultan est trop bien gardée, objectent les loups.

– Une autre femme ferait aussi bien l'affaire, font remarquer les renards.

Au milieu de ce concert de protestations, seul l'oiseau Sîrim garde son calme.

– Moi, dit-il, je pourrais l'enlever. Si elle sort de ses appartements, je pourrais la saisir et l'emporter dans les airs.

– Très bien, dit le renard. Écoutez, tous! Voilà ce que nous allons faire. Vous, les renards, dressez vos queues en panache par-dessus votre dos. Vous, les loups, hurlez tout votre soûl en tournant sans arrêt autour du palais. Et vous, les oiseaux, remplissez le ciel. Et maintenant, allons-y!

Et le nuage des oiseaux envahit le ciel au-dessus du palais, pendant que les loups hurlent, accompagnant la parade des renards, encerclant les murailles. Et ce que le renard avait prévu se réalise. Les gardes sortent du palais, le sultan et sa cour sortent du palais, la fille du sultan va sur son balcon pour assister au spectacle. Et l'oiseau Sîrim fond sur elle, l'emporte dans les airs et l'emmène jusqu'au moulin.

Le renard unit le meunier à la fille du sultan et les oiseaux, les loups et les renards célèbrent les noces avant de s'en retourner chez eux.

Le renard, lui, reste auprès du meunier et de son épouse, la fille du sultan.

Un mois passe. Le renard est songeur. «Comment réagirait mon frère s'il m'arrivait malheur, est-ce qu'il m'enterrerait dignement?», se demande-t-il. «Il y a de mauvaises gens, il y a des traîtres.» Alors le renard s'effondre, tout raide, devant le moulin. «On verra bien si mon frère réagira en frère», se dit-il.

Quand le meunier aperçoit le corps du renard, il pense : «Les mouches et les insectes vont entrer dans le moulin». Alors, sans

un mot, il prend le renard par une patte et le tire derrière lui jusqu'au ruisseau, où il jette le corps.

A peine est-il rentré chez lui que le renard, tout mouillé, se dresse furieux devant sa porte.

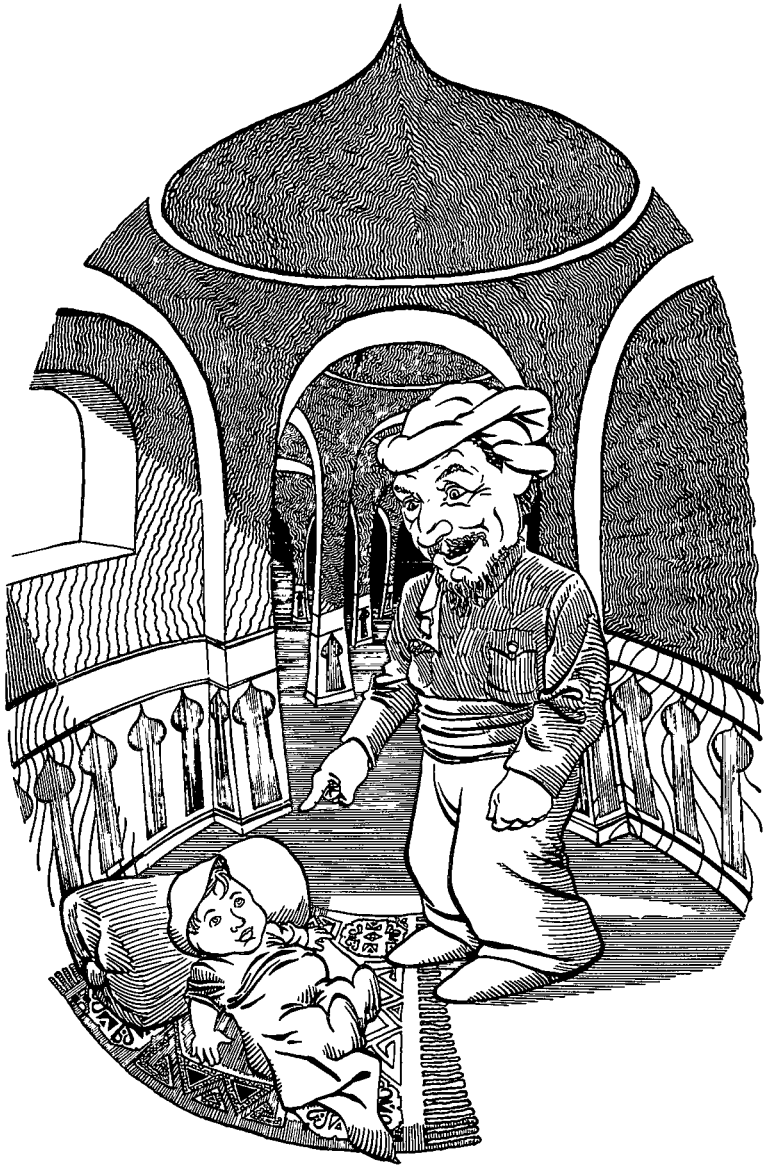
– Sale homme et fils de sale homme! Je t'ai fait gendre du sultan, et aujourd'hui tu me tires par la patte et tu me jettes au ruisseau au lieu de m'enterrer dignement!

Le meunier se confond en excuses, suppliant le renard de lui pardonner son acte. Il promet, le jour venu, d'enterrer son frère avec tous les honneurs.

Et, de fait, on raconte que lorsque le renard est mort de sa belle mort, le meunier lui a fait une belle tombe sur une colline. Souvent, il s'y rend, en souvenir de son frère.

VIII

L'ETERNEL ETUDIANT



L'ETERNEL ETUDIANT

Le très jeune Baram décide un jour de commencer des études coraniques; il quitte son village et se met à la recherche d'un mollah sage et doué pour l'enseignement. Quelques mois passent et il rencontre enfin un mollah très célèbre; des étudiants viennent de régions très éloignées pour s'instruire chez lui et sa renommée n'est plus à faire.

Comme de coutume, Baram s'installe à la mosquée où se trouvent des chambres pour les étudiants. Chaque jour, le mollah vient enseigner la charia dans les classes de la mosquée. Les étudiants travaillent avec application et mémorisent au mieux toutes les subtilités du Coran et de la loi islamique. Les uns après les autres, ils quittent l'école après avoir réussi leurs examens. Les saisons s'écoulent ainsi et Baram est toujours là, il suit encore les cours.

Au bout de quelques années, le mollah déjà âgé, tombe gravement malade. Quand il meurt quelques semaines après, Baram n'a toujours pas fini ses études.

Le fils du défunt mollah prend la place de son père et enseigne à son tour la théologie. Baram continue ses études chez le fils du mollah.

Quelques années après, le jeune mollah se marie et bientôt, un fils naît de cette union. Notre étudiant perpétuel est toujours à l'école coranique.

Un jour, alors que le petit-fils du vieux mollah est âgé d'à peu près huit mois, le jeune mollah l'emmène avec lui à la mosquée.

Baram demande : «Qui est cet enfant? A qui est-il?»

«C'est mon fils», répond le mollah.

Le bébé, couché sur le dos, joue avec ses mains et ses pieds. Baram, attendri par cette jolie frimousse, s'approche et se joint aux jeux. Il lui tapote son petit ventre nu tout rond, lui chatouille ses bras potelés, lui pince ses belles petites cuisses, le tout accompagné de «brrrrr... drum... drumm et poum poum poum et brrrr»! Tout content d'une si drôle compagnie, le bébé répond par des grands sourires et des «areuh agreuh rrreu». Le jeu se poursuit et tout à coup, Baram lance en souriant :

«On a étudié chez ton grand-père, on étudie chez ton père et si Dieu le veut, on va aussi étudier chez toi!... Mmmmmm... Brimm... Brimmm...»

IX

NON... C'EST UN RENARD

NON... C'EST UN RENARD

Il était, il n'était pas, il était une fois un paysan et sa femme.

Un paysan et sa femme vont aux champs. Un lapin se met à sauter et court devant eux. La femme dit à son mari: «Un renard!» L'homme répond: «Non, femme, ce n'est pas un renard mais un lapin». La femme: «Non! c'est un renard». Et l'homme: «Non, c'est un lapin». Tous les deux se querellent. Lui dit: «Un lapin» et elle répète: «Non, un renard».

Le soir, le mari et la femme rentrent à la maison. La femme prépare son lit et se couche sans manger. L'homme appelle: «Femme, lève-toi, apporte du pain, nous avons faim». Mais la femme répond: «Dis que c'était un renard et je me lève, sinon, je ne bouge pas». L'homme répète: «C'était un lapin». La femme reste couchée. L'homme prépare le repas et mange, puis il se couche et s'endort.

Le lendemain matin, il se lève et dit à sa femme: «Femme, lève-toi, apporte le petit déjeuner et viens manger, je vais aller labourer». La femme répond: «Si tu dis que c'était un renard, je me lève». «Non, c'était un lapin», dit l'homme. Et la femme reste couchée. L'homme part à son travail.

Lorsqu'il rentre le soir, sa femme est toujours au lit. Elle n'a pas chauffé le four, ni préparé le pain. L'homme remarque: «Pourquoi n'as-tu pas préparé le pain, ni chauffé le four, ni préparé le repas?» La femme lui répond: «Dis que c'était un renard, sinon, je ne bouge pas». Et l'homme: «Lève-toi, abandonne cette idée, fais ton travail à la maison». Elle répète: «Dis que c'était un renard et je me lève». L'homme maintient sa version: «C'était un lapin».

Ainsi passe une semaine, puis deux. La femme du paysan, qui n'a pas mangé une seule miette de nourriture, n'est plus que l'ombre d'elle-même.

A la fin, le paysan dit à sa femme: «Écoute, femme, je vais aller voir les voisins pour leur annoncer que tu es en train de mourir. C'est le dernier moment, maintenant, voyons, tu sais bien que c'était un lapin». Mais elle persiste: «Dis que c'était un renard et je me lève et je recommence à manger, sinon je reste». Et l'homme: «Non, c'était un lapin».

L'homme se rend alors chez les voisins en disant: «Venez, ma femme est malade, elle souffre beaucoup, elle est mourante».

Les voisins et les villageois viennent, ils regardent la femme, voient qu'elle est malade. Après leur départ, l'homme s'écrie: «Femme, lève-toi, cela suffit». Mais la femme persiste: «Dis que c'était un renard et je me lève, sinon je reste couchée». Et l'homme de son côté: «Non, c'était un lapin».

La femme garde le silence, ferme ses yeux, comme morte. L'homme l'avertit: «Femme, lève-toi, je vais dire aux gens que tu es morte, ils vont venir pour préparer ton enterrement. La femme s'entête: «Dis que c'était un renard et je me lève, sinon je reste». «C'était un lapin», répète l'homme encore une fois.

Il se rend alors au village et dit aux gens que sa femme est morte.

Tous sont venus. Ils regardent la femme et constatent qu'elle est morte. Ils commencent à préparer l'eau pour sa toilette et apprêtent le cercueil. Alors, l'homme approche de sa femme et murmure à son oreille: «Femme, lève-toi, ils vont te laver, te mettre dans un cercueil». La femme répète: «Dis que c'était un renard et je me lève, sinon je reste.» Et l'homme de son côté: «C'était un lapin».

Les villageois déshabillent la femme, procèdent à la toilette mortuaire et l'installent dans le cercueil. Le mari tente encore une fois de convaincre sa femme: «Réfléchis! Tu vois que tu es

dans la caisse, ils vont t'emmener au cimetière». Et la femme: «Dis que c'était un renard». «C'était un lapin», répond obstinément le mari.

Les villageois emportent le cercueil.

Au cimetière, les villageois descendent le cercueil dans la tombe. Le mari leur demande à tous un peu de patience. Il descend dans la tombe et, à voix basse, prostré, il supplie: «Regarde, ils vont t'enterrer, je t'en prie...» Une dernière fois, elle persiste: «Dis que c'était un renard». Une dernière fois, l'homme reste sur sa position: « Non, c'était un lapin »! L'homme sort de la tombe.

Aussitôt, les villageois commencent à recouvrir la dernière demeure de l'épouse obstinée.

Quant à l'époux obstiné... il se retrouve seul.

X

VERS LA MECQUE*

VERS LA MECQUE*

Il était, il n'était pas, il était une fois un renard, un loup et un âne.

Affamé, le renard erre par les prés et par les bois. Un loup survient et le prend à la gorge. Le renard se met à rire et à rendre grâce à Dieu. Le loup est stupéfait.

– Mais, renard, pourquoi ris-tu? Je vais te croquer, tu le sais, et tu ris?

– Oui, je ris, parce que si tu me manges maintenant, mon vœu se réalisera. Allez, dépêche-toi de me dévorer!

– Mais enfin, réfléchis, si je te mange, comment vas-tu pouvoir réaliser ton vœu?

– Et bien voilà, je vais t'expliquer. Lorsque j'étais jeune, j'ai commis beaucoup de péchés. Je suis allé voir le mollah, je lui ai raconté ma vie. Il a écouté, puis il m'a dit: «Si tu ne vas pas à La Mecque, si tu ne fais pas le pèlerinage de la maison d'Allah, tu n'obtiendras pas le pardon de tous tes péchés.» Il m'a dit, également, qu'Allah accepterait mon pèlerinage, même si je devais mourir sur le seuil de ma maison. Car Allah connaît le cœur de l'homme qui a décidé de se rendre jusqu'à la maison d'Allah. Si, dans son cœur, l'homme est parti pour accomplir son devoir sacré, Dieu recevra le pèlerinage comme accompli, même si la mort a empêché le pèlerin d'atteindre son but. Donc, si tu me manges, mon but est réalisé.

Ébranlé par le discours du renard, le loup relâche son étreinte.

– C'est vrai, tu vas à La Mecque de tout ton cœur? Si je t'accompagne, me laisseras-tu y aller avec toi?

– Oui, bien sûr, d'ici au lieu saint, je suis à ton service, répond le renard.

Les deux compères se mettent en route. Au bout d'un certain temps, ils rencontrent un âne, en train de brouter paisiblement. Lorsqu'il aperçoit le loup, effrayé, il pousse un braiment. Le renard, sévère, s'adresse à l'âne.

– Ah! Ane sans pudeur, tu ne vois donc pas à qui tu as affaire? C'est le chef des animaux, il est en pèlerinage et se dirige vers la maison de Dieu.

– De tout son cœur? dit l'âne.

– Mais bien sûr, de tout son cœur.

– Dans ces conditions, puis-je me joindre à vous? Je vous servirai tout au long de la route.

Et les trois compères reprennent leur route. L'âne profite des verts pâturages qu'ils traversent, se remplit la panse, se désaltère autant qu'il le désire. Le loup, lui, observe son jeûne de pénitent, il ne croque pas le moindre mouton, s'amaigrit de jour en jour. Il sent qu'il est à bout.

– Camarade, dit-il au renard, je vais mourir de faim.

– Je vois bien où tu veux en venir, mais tu oublies que nous allons vers la maison de Dieu. Nous ne pouvons pas commettre d'autres péchés. Je dois guider l'âne dans la voie de la légalité, telle est ma sainte tâche.

Mais, un moment après, le renard s'adresse à l'âne.

– Toi, l'âne, je vois que tu te portes comme un charme. Jour et nuit tu te nourris et tu te désaltères. Tu n'a pas le moindre regard sur nous, tes compagnons de pèlerinage. Tu ne vois même pas que le loup est en train de mourir de faim.

– Qu'y puis-je? répond l'âne. La nature offre des pâturages à foison. Il y a de l'herbe partout, il suffit de se baisser pour la prendre.

– Mais, bougre d'âne, un loup ne mange pas d'herbe! L'un de nous doit se sacrifier pour le sauver. Mais que ce soit dans les règles. Je propose que le plus jeune soit mangé.

Les trois compagnons s'arrêtent alors pour savoir lequel d'entre eux doit être sacrifié.

– Renard, quel âge as-tu? dit le loup.

– Je t'en prie, répond le renard, parle le premier, car je te dois sans doute le respect.

– Je ne sais pas très bien, dit le loup, mais ma mère, que Dieu la bénisse, disait: «L'année où Midyat était construite, tu es né cette année-là.»

A ces mots, le renard commence à se frapper la tête avec ses deux pattes en se lamentant.

– Aïe! aïe! tu as ravivé mes blessures, cette année-là, deux de mes fils ont trouvé la mort. Leurs moustaches descendaient sur leurs lèvres. Les deux étaient mariés avec des enfants et ils sont morts les deux.

Ce dialogue laisse l'âne bien perplexe. «Je vois bien, se dit-il, qu'il s'agit d'une réunion fatale pour moi. Ils vont me manger. Chacun d'eux a plus de cent ans. Aucun de ma race n'a jamais dépassé vingt ans».

– Je ne sais pas vraiment quel âge j'ai précisément, finit-il par dire. Mais je me rappelle que ma mère me disait: «Le jour où l'on t'a ferré les pieds, la date de ta naissance a été inscrite sur ton sabot droit.»

– Je t'en prie, dit le loup au renard, lève-toi et lis!

Le renard se dresse et, regardant de loin le sabot levé de l'âne, dit au loup:

– Longue vie à toi, compère loup! Mais qu'y puis-je? L'année où j'ai perdu mes deux enfants, j'ai tant pleuré que je suis devenu totalement myope. De plus, je ne sais pas déchiffrer l'écriture latine!

Alors, le loup, sans aucune hésitation:

– Laisse, c'est mon métier. J'ai beaucoup étudié, je connais l'écriture arabe et latine.

Le loup se lève, s'approche de l'âne pour lire l'inscription sur le sabot. Alors l'âne, d'une ruade formidable, fait littéralement éclater la tête du loup, qui s'effondre, raide mort.

A ce spectacle, le renard éclate en sanglots et se met à rire.

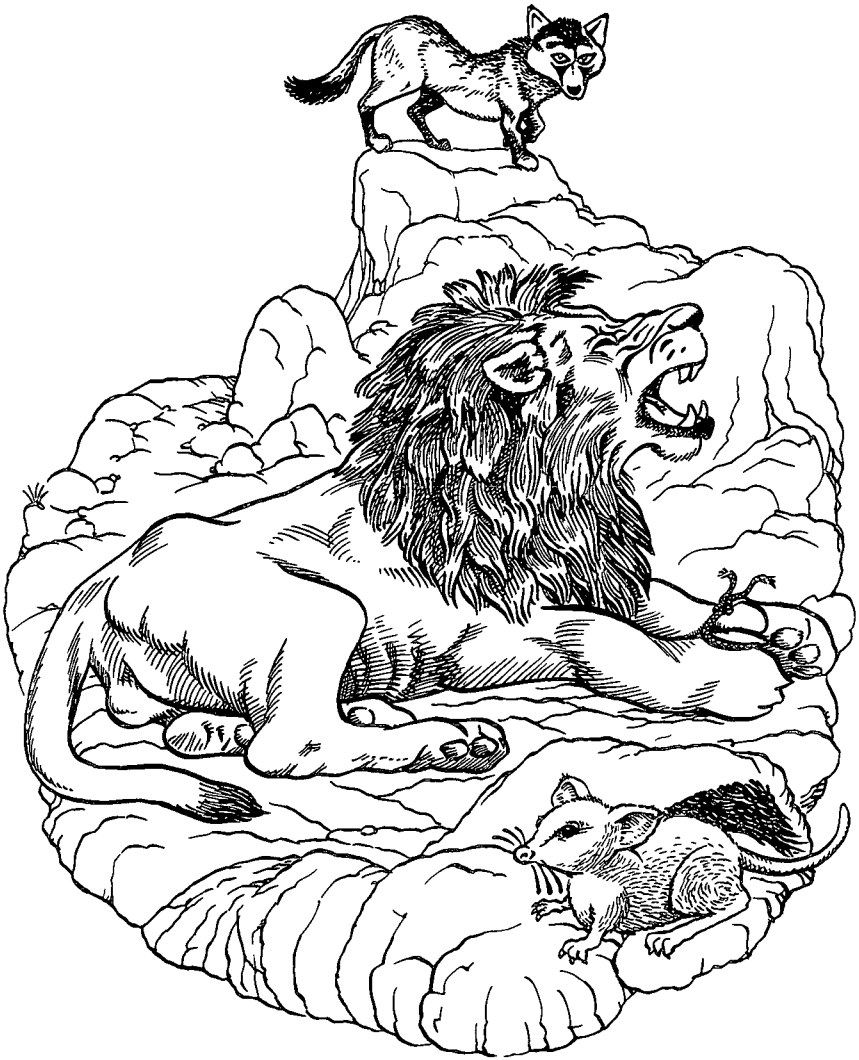
– Mais, renard, qu'est-ce qui te prend? Personne ne comprend ni ton bonheur, ni ton malheur.

– Et bien, répond le renard, quand je pense que le loup allait à la maison d'Allah, je pleure. Et quand je pense à l'écriture latine, je ris.

* *Conte de Kamuran Bedir-Khan. « Langue Kurde » – Paris 1953*

XI

LE LION, LE RENARD ET LA SOURIS



LE LION, LE RENARD ET LA SOURIS

Vieux et fatigué, le lion rencontre un jour à la chasse une de ses vieilles connaissances, le renard.

– Bonjour à toi, vieil ami! lui dit ce dernier. Depuis le temps que nous chassons sur les mêmes terres, nous pourrions nous allier et partager nos proies.

– Ah, répond le lion, tu vois bien que je suis trop vieux pour chasser.

– Qu'à cela ne tienne, entre frères, il faut s'entraider. Je chasserai pour nous deux, propose le renard.

Durant quelques temps, l'alliance fraternelle porte ses fruits. Le renard partage chaque jour le fruit de sa chasse avec son frère, le lion. Il est très fier de s'être rendu indispensable auprès du roi des animaux et se vante partout de ses exploits.

Mais à ce régime, le lion reprend des forces et le renard voit venir le temps où le lion pourra se passer de lui.

– Frère lion, maintenant que nous sommes vraiment frères, tu peux tout me dire. J'ai toujours été curieux de savoir comment les membres de votre clan pouvaient être capturés.

– Il faut que mon dos touche le tronc du chêne, répond le lion.

– Montre-moi comment, exactement, suggère le renard.

Le lion se place dos au chêne et le renard le ligote avec des cordes. Très content du bon tour qu'il vient de jouer, le renard exulte. Mais, calmement, le lion bande ses muscles et prononce ces mots: «Kender – Mender» et il fait sauter les cordes.

– Frère lion, tu m'as menti, ce n'est pas bien. A moi qui te nourris, à moi qui suis ton frère, tu peux tout dire sans crainte.

– Soit, dit le lion, je vais te dire la vérité: si tu lies ensemble mes pouces, je ne pourrai plus rien faire.

– On va bien voir, dit le renard, en lui liant les pouces.

– Tu vois, dit le lion, cette fois, je suis vraiment prisonnier. Maintenant, délivre-moi!

– Pas question, dit le renard tout en s'en allant, débrouille-toi!

Et le lion reste seul, totalement impuissant. Il regrette amèrement d'avoir divulgué son secret à ce renard malhonnête. «J'ai été vraiment trop naïf, je me suis bien fait avoir», se dit-il. Il se lamente durant quatre jours, jusqu'à ce qu'une petite voix se fasse entendre:

– Lion, qu'as-tu donc?

Le lion regarde partout sans voir personne.

– Qui parle?

– Moi, dit la petite voix, moi la souris. Je me demande pourquoi toi, qui es le maître de ce lieu, tu te lamentes tant.

Et le lion finit par apercevoir la souris, qui l'observe depuis son trou.

– Ah, gémit le lion, à quoi bon te confier mes malheurs, de toute façon, tu ne peux rien pour moi!

– Qui sait, dit la souris, dis-moi tout, je pourrai peut-être te rendre un service à ma mesure.

– Regarde, le renard m'a attaché les pouces et je ne peux pas me libérer.

– Allons, tourne toi et laisse-moi faire, dit la souris.

Elle saute sur les pattes du lion et ronge les cordes. Libéré, le lion s'en va à la minute même, au grand étonnement de tous les animaux du lieu, qui tentent de le retenir.

– Non! dit le lion, je ne veux plus rester dans cet endroit où un renard me capture et où une souris me libère.

XII

LES BERGERS ET L'AGHA

LES BERGERS ET L'AGHA*

A la suite de la chute de la République de Mahabad à la fin de l'année 1946, les Barzani vivant en Iran durent à nouveau s'exiler. Environ 500 hommes partirent vers la Russie. Les femmes, les enfants, le reste des hommes et le bétail rentrèrent en Iraq. A ce moment, le gouvernement iraquien déporta une grande partie de la population vers le sud, il emprisonna et condamna à mort une partie des chefs kurdes. Très rares ont été les familles autorisées par Bagdad à se réinstaller dans leurs villages dévastés; c'étaient des familles de bergers, très pauvres.

Parmi celles-ci, il y avait celle d'Omar Abbass Biri; cette famille de bergers s'installa dans son village d'Asté. Durant la révolte de 1945, ces gens avaient perdu tous leurs biens, y compris leurs maisons et leurs étables. Seul le troupeau de chèvres et de moutons avait survécu. La survie de la famille dépendait entièrement de ce troupeau. Cette famille appartenait à un ordre soufi. Son guide spirituel était emprisonné et condamné à mort à Bassora, ville du sud de l'Iraq.

Omar, qui n'avait pas d'étable, amena son troupeau dans une grotte de la vallée de Sul. Deux de ses neveux accompagnaient le troupeau et en prenaient soin.

Sherif a alors quinze ans et Muhammad onze. Comme d'habitude, ils ont fait un bon feu et dorment dans la grotte. Vers minuit, une bande d'hommes armés, masqués et portant des turbans noirs entre dans la grotte. Certains d'entre eux pénètrent jusqu'au fond et réveillent les bergers; les autres bloquent l'entrée de la grotte. Sherif et Muhammad sont pris de panique en se voyant entourés d'hommes armés et inconnus, au milieu de la nuit.

Un des bandits :

– N'ayez pas peur, nous sommes des amis. Dites-moi, qui êtes-vous?

– Mon nom est Sherif, répond le berger tout apeuré.

– Qui est ton père ? demande le bandit.

– Mon père s'appelle Khalil, répond Sherif.

Le bandit se tourne vers le petit Muhammad avec un regard terrifiant et lui demande :

– Et toi, qui es-tu et comment s'appelle ton père?

Tremblant de peur, le garçon répond :

– Je m'appelle Muhammad et mon père s'appelle Hussein.

Et brusquement, le bandit change d'attitude; il saute sur Sherif et le bat brutalement en disant :

– Alors, vous êtes les fils des vrais Barzani, je connais vos parents et je vais vous tuer. Ces phrases moqueuses font grand écho dans la caverne.

Le jeune Muhammad se met à pleurer en voyant son cousin battu par ces bandits moqueurs. Pour ne pas voir cette affreuse scène, il se cache le visage dans les mains et dit :

– Ne le battez pas! il n'a rien fait de mal, ne le battez pas!

Mais ils continuent à le battre impitoyablement.

Tout à coup, un des bandits s'avance et donne l'ordre d'arrêter de le battre. Se tournant vers Sherif, il dit :

– Viens ici, j'ai quelque chose à te dire.

Les deux bergers se rapprochent l'un de l'autre, complètement privés de secours et de moyens d'échapper. Les bandits se regroupent à l'entrée de la grotte et discutent entre eux. Bientôt, l'un d'eux s'approche de Sherif et Muhammad et dit :

– Ha, ha, ha... nous sommes des amis, nous avons voulu vous tester et voir si vous êtes de véritables Barzani. Nous sommes de la tribu Mizouri. Nous sommes des résistants de Barzani et venons de rentrer de Russie. Vous devez nous

donner les meilleurs moutons et les meilleures chèvres de votre troupeau.

– Non, non, vous n'êtes pas des Barzani, ce n'est pas vrai, dit Sherif.

– Comment sais-tu que nous ne sommes pas des Barzani, fils de chien, rétorque le bandit avec fureur.

– A cause de vos actes, je le sais, à cause de vos actes et aussi à cause de vos vêtements; vous devez être des bandits au service d'un Agha, répond Sherif, courageusement.

Deux des bandits, enragés par la réponse du berger, se ruent sur lui et recommencent à le battre et à l'injurier.

– Tu oses nous dire que nous ne sommes pas des Barzani! c'est vous qui n'êtes pas des Barzani, vous devez mourir et je sais comment je vais vous tuer.

Les deux bergers, les mains liées dans le dos, sont forcés de sortir de la grotte et amenés au bord d'un précipice surplombant la rivière Rükucik. Les bandits les menacent de les jeter en-bas tout en les injuriant :

– Tout le monde va croire que vous êtes tombés tout seuls et personne ne saura que c'est nous qui vous y avons précipités, sales fils de chien!

Ils poussent les jeunes gens puis les retiennent, en leur disant:

– Nous allons vous jeter là au fond!

Le petit Muhammad se met à sangloter, mais les bandits lui interdisent de pleurer.

– Si tu pleures, tu recevras plus de coups de pieds avant que l'on te jette à la rivière.

Cette scène dura quelque temps; suffisamment pour que le petit groupe de bandits resté dans la grotte ait le temps de choisir les meilleures bêtes du troupeau et de s'enfuir assez loin.

Au bord de l'abîme, les bandits arrêtent de brutaliser Sherif et Muhammad. Ils les ligotent chacun à un arbre. L'un d'eux dit:

– Maintenant nous allons vous laisser seuls quelque temps ici. Cachés derrière ces rochers, nous vous observerons. Si vous essayez de vous détacher, vous recevrez chacun une balle dans la tête.

Et ils ajoutent d'un ton moqueur :

– Le pouvoir de votre guide va découvrir qui nous sommes. Votre guide spirituel va découvrir qui sont ces voleurs... ha... ha... ha...

Sur ces paroles ironiques, les bandits disparaissent.

Le lendemain, aucun berger n'est descendu au village d'Asté pour y chercher la nourriture. Les villageois sont inquiets. Le soir, ne voyant toujours personne venir et pensant qu'un malheur est peut-être arrivé aux bergers, femmes et hommes prennent le chemin de la grotte. Ils n'y trouvent personne sauf quelques moutons appartenant au troupeau.

Alors les villageois se séparent en petits groupes et appellent dans plusieurs directions:

– Sherif, Muhammad.,... où êtes-vous?... répondez...

Des voix très faibles se font entendre :

– Nous sommes là, nous ne pouvons pas bouger, nous sommes ligotés aux arbres au bord du précipice. Nous vous en prions, venez nous délivrer!

Quelques hommes se dirigent vers la source des voix. Ils délivrent les deux bergers encore en état de choc, leur donnent à boire et à manger et les entraînent vers le village.

Omar Abbass va présenter ses doléances au Kaimakam, le préfet de la petite commune, mais en vain. L'officier est sincère quand il lui dit :

– Ce sont sûrement des bandits au service d'un Agha, mais les Aghas nient toujours leurs vols et on ne peut pas les punir. Malheureusement, je ne peux rien faire pour toi.

Omar décide de ne pas abandonner ses recherches; il veut vraiment découvrir les coupables du vol et des méchantes actions. Il prend alors quelques chèvres, traverse la rivière et se rend chez le premier Agha de Birakepra. Il lui offre une chèvre et lui explique ses mésaventures. L'Agha dit que ce ne sont pas ses hommes qui ont commis ce vol, mais très probablement, ce sont les Aghas qui vivent derrière le Mont Piris.

Omar s'en va à la rencontre d'un deuxième Agha de Huké auquel il offre aussi une chèvre. L'Agha est très content de voir la chèvre mais il nie les faits et dit n'avoir aucune information au sujet du vol.

Omar part alors vers l'Agha de Nipakhiyé; il lui offre une chèvre et parle seul à seul avec lui. L'Agha est amical avec Omar et exprime une grande colère face à ces vulgaires actes des criminels:

– Au nom de Dieu et de son Prophète, je n'ai aucune connaissance de cette affaire, mais dès que je découvrirai les voleurs, tu vas voir comment je vais les punir! Je m'occupe de cette histoire, tu peux retourner chez toi tranquille, mais pas ce soir, car il est trop tard et ton village est trop éloigné.

Omar remercie l'Agha et se rend à la chambre d'hôte.

Au milieu de la nuit, alors qu'il cherche le sommeil, Omar est dérangé par un groupe de gens qui discutent et qui rient autour du feu. Il écoute attentivement la discussion . A sa surprise, les hommes parlent très gaiement d'histoires de vol, de pillage, de meurtres, de kidnapping et de butin faits pour le compte de leur Agha. Omar Abbass entend bien distinctement les paroles de ces hommes. Puis la discussion vient sur l'aventure récente dans la région de Barzan. Ils racontent avec fierté tout ce qu'ils ont fait à ces deux bergers Barzani. Omar se lève et rejoint les hommes de l'Agha. Il regarde attentivement leurs visages en disant:

– Vous avez une discussion très animée et si vous le permettez, je me joins à vous.

Il active le feu pour mieux voir leurs visages.

Le lendemain, il demande à revoir l'Agha de Nipakhiyé. En quelques minutes, il lui raconte tout ce qu'il a entendu pendant la nuit et lui démontre ainsi que les voleurs font bien partie de ses serviteurs.

L'Agha, perplexe et tremblant de rage, devient menaçant:

– Tu oses espionner ma maison, fils de chien, c'est un acte impardonnable, tu dois être tué.

Il continue à jurer, très en colère, tandis qu'Omar lui adresse la parole très calmement :

– Ecoutez-moi, Agha! Je ne révélerai les faits à personne, pas même au gouvernement; cette histoire restera entre nous deux. Rendez-moi une partie des moutons volés et le reste, cela ne fait rien, sera pour vous.

Enfin, l'Agha a un léger sourire et, caressant ses moustaches blanches, il accepte de rendre un certain nombre de moutons.

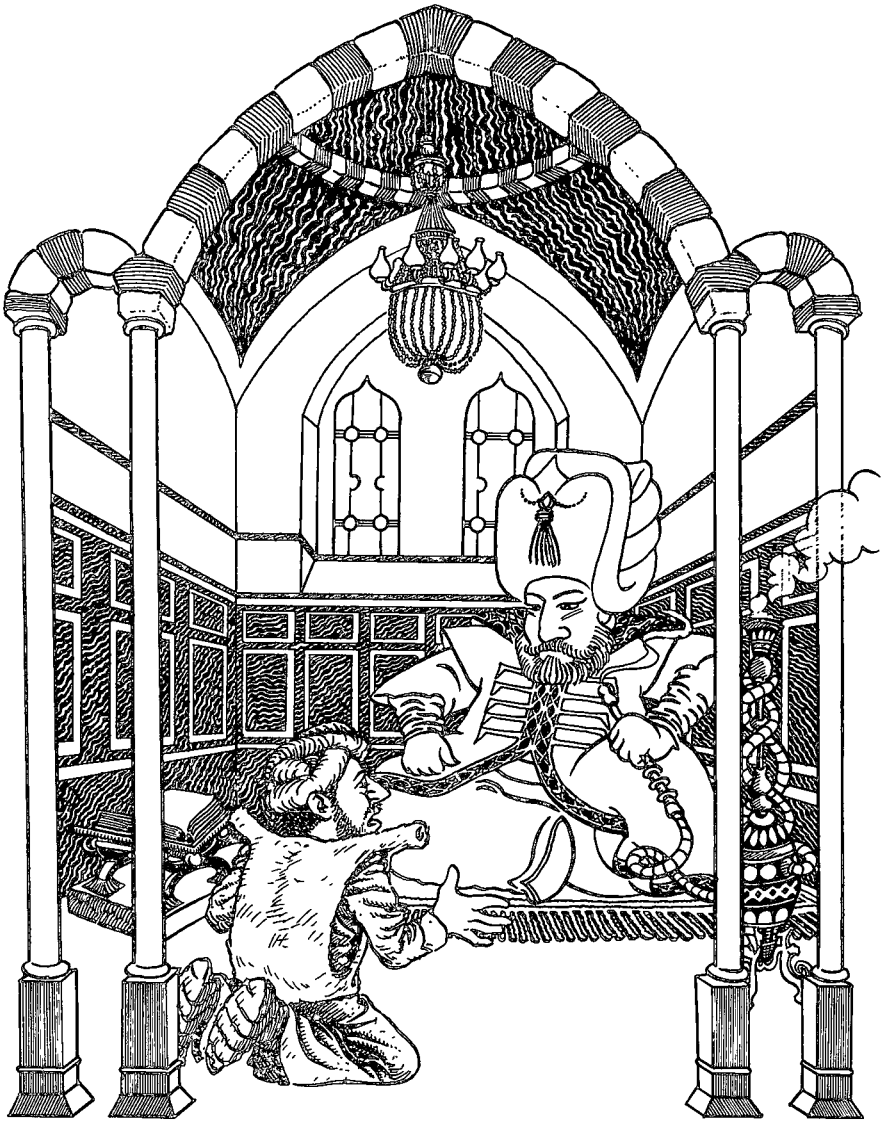
– Mes hommes se sont sûrement trompés en choisissant votre troupeau. Rentrez chez vous tranquillement et soyez assuré que ces événements ne se reproduiront plus. Mais vous, Omar, promettez-moi de n'en rien dire à personne.

C'est ainsi que les prédictions moqueuses des bandits devinrent réalité.

* *Histoire vraie qui m'a été racontée par les deux bergers Sherif et Mehmet.*

XIII

QUAND LE ROI DORT



QUAND LE ROI DORT

Il était, il n'était pas, il était une fois un paysan dans un village.

Chaque matin, le paysan va travailler aux champs. Chaque soir, il rentre chez lui pour retrouver ses enfants. Ce jour-là, vers midi, alors qu'il laboure la terre avec ses deux bœufs, il décide de faire une pause. Il libère ses bœufs de leur joug et va se coucher à l'ombre d'un arbre. Il ferme les yeux et s'endort.

Le paysan fait un rêve. Il voit son blé moissonné et battu, le grain mis à l'abri. Il est parfaitement heureux.

Mais, lorsqu'il s'éveille, il ne voit plus ses bœufs. Il se met à les appeler:

– Oh... Oh... Bœuf rouge, oh... oh bœuf noir, oh oh!...

Mais ses bœufs ont vraiment disparu. Le paysan réalise que quelqu'un a dû les lui voler. Il rentre au village et demande partout si quelqu'un a vu ses bêtes. Mais personne n'a rien vu.

Le lendemain, le paysan se met en route et va trouver le roi.

– Grand roi, que Dieu te protège. J'ai labouré la terre, et vers midi, j'ai libéré mes bœufs pour qu'ils se reposent. Moi aussi, j'ai dormi, puis je me suis réveillé et mes animaux n'étaient plus là. Et voilà, grand roi, pourquoi je suis venu.

– Est-ce que tu as dormi? demande le roi au paysan.

– Oui, j'ai dormi un petit moment, puis je me suis réveillé et je n'ai plus vu mes deux bœufs. Ils ont été volés.

– Homme sans cerveau, pourquoi as-tu dormi? Tu ne sais pas que quand l'homme dort, on lui vole ses biens!

– Vive le roi! dit le paysan. Oui, je me suis endormi, parce que je croyais que le roi était éveillé. Si j'avais su que le roi dormait, jamais je ne me serais endormi.

XIV

LA CERVELLE DE L'ANE

LA CERVELLE DE L'ANE*

Il était, il n'était pas, il était une fois un loup et un renard. Ordinairement, le loup et le renard, bien que cousins, n'ont pas coutume de collaborer. Mais voilà, comme nous l'allons voir, nécessité fait loi.

Cette année-là, la sécheresse s'est installée dans la contrée. Le manque d'eau a fait fuir toutes les proies ordinaires du loup qui erre, efflanqué, à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent. Le renard, lui, se débrouille tant bien que mal. Moins gourmand que le loup, il survit en mangeant des racines et améliore son maigre ordinaire en croquant de temps à autre une souris qui a l'imprudence de croiser sa route. Le loup jalouse son voisin mieux nourri et va le trouver.

– Eh! voisin, je meurs de faim. Apporte-moi quelque chose à croquer, sinon c'est toi qui me serviras de repas, dit-il en fixant le renard de ses yeux de braise.

Le renard voit bien que le loup est à bout et qu'il ne plaisante pas.

– D'accord, grand frère, répond-il.

Puis, sans savoir exactement comment il va se tirer de ce mauvais pas, il se met courageusement en route. Il marche en direction du village le plus proche, car il sait que les hommes ont toujours des ressources, même dans la contrée la plus aride. C'est ainsi qu'aux environs du village il rencontre un âne en train de brouter les dernières brindilles d'herbes sèches et les chardons encore verts. Il prend son air le plus jovial et salue le quadrupède.

– Eh! bonjour toi, fils de ma tante! Comment vas-tu?

– Oh! sur mes yeux, et sur les yeux de mon père, sois le bienvenu! Si tu m'appelles ainsi, c'est que tu es sans doute le fils de mon oncle. Il a disparu il y a bien des années déjà, mais ma mère, paix à son âme, m'a toujours dit qu'il reviendrait un jour.

– Mais oui, c'est bien moi, reprend le renard. Que ta maison soit bénie! Je viens de la part de mon père, ton oncle disparu. Il lui tarde de te revoir, mais hélas, il est bien vieux et bien faible. Aussi, si tu veux le revoir, accompagne-moi et allons lui rendre visite.

Le renard se dit que l'âne serait vraiment un morceau de choix pour son voisin le loup.

– Bon, dit l'âne, je te suis. Il me tarde aussi de revoir mon cher oncle.

Et, guidant l'âne à travers les broussailles desséchées, le renard s'en va retrouver le loup.

Ce dernier, impatient, s'est mis à l'affût pour guetter le retour du renard. Mais, dès qu'il aperçoit l'âne, n'y tenant plus, il se met à courir à leur rencontre, l'écume aux lèvres et les babines retroussées. Ce voyant, l'âne, terrorisé, prend ses jambes à son cou et file sans se retourner.

– Tu es vraiment stupide, cher voisin, dit le renard au loup essoufflé. Je t'amène un bon plat et toi tu le fais fuir. L'âne te prenait pour son oncle, il avait confiance. Maintenant, tout est à recommencer!

– Je n'en peux vraiment plus, répond le loup. Je dois manger, coûte que coûte. Ramène-moi cet âne avant le crépuscule, sinon c'est toi qui y passeras.

– Si fait, dit le renard, j'y vais, j'y vais. Mais cette fois, tâche d'être plus patient!

Et le renard retourne au village, où il retrouve l'âne.

– Eh! Eh! Eh! fils de ma tante, mais qu'est-ce qui t'a pris?

– Mais, fils de mon oncle, si je ne m'étais pas enfui, le loup m'aurait dévoré.

– Le loup? Quel loup? C'était ton oncle. Il accourait vers toi pour te saluer. Le pauvre, il s'ennuie tellement de toi, et toi tu t'enfuis. Vraiment, il est dans tous ses états. C'est un coup à le faire trépasser. Je m'en voudrais qu'il meure sans t'avoir revu.

Une nouvelle fois, l'âne se laisse convaincre. Le loup, cette fois, les attend tranquillement, de l'air d'un oncle aimant prêt à accueillir chez lui son neveu.

– Allons, viens m'embrasser, cher neveu, sourit le loup, je suis tellement heureux de te revoir.

Ce disant, il saute à la gorge de l'âne qui rend l'âme sans se rendre compte de ce qui lui arrive.

Aussitôt, le loup déchire la dépouille à belles dents. Il mange comme un forcené, se remplit la panse à toute vitesse. Puis, repu, il dit au renard:

– J'ai bien mangé, je vais faire la sieste. Toi, monte la garde sur cette viande. Mais ne t'avise pas de profiter de mon sommeil pour y toucher, sinon tu auras affaire à moi!

Et le loup s'installe pour la sieste, pendant que le renard, révolté par l'ingratitude du loup, monte la garde en salivant devant toute cette viande à laquelle il ne peut pas toucher. «Ce n'est pas juste, se dit-il, j'ai apporté un bon repas et ce tyran ne m'en laisse pas une miette. Il faut pourtant bien que je me nourrisse, moi aussi.»

Pendant que le loup digère, le renard réfléchit, réfléchit et, tout à coup, il se décide. Dans sa fureur d'affamé, le loup a fracassé le crâne de l'âne. Le renard se met à dévorer la cervelle avec grand soin. Il n'en laisse pas une miette.

A son réveil, le loup a encore un petit creux.

En guise de dessert, je vais manger la cervelle, dit-il dans un bâillement gourmand.

D'un coup de crocs, il fait éclater le crâne de l'âne et s'aperçoit qu'il n'y a plus de cervelle.

– Ah, tu m'as trompé. Tu te crois malin! Je t'avais pourtant interdit d'y toucher! Tu as profité de mon sommeil pour lui manger la cervelle. Mais tu ne perds rien pour attendre, je vais te dévorer!

– Mais pas du tout, tu te trompes lourdement, répond le renard très calmement. Tu prétends manger la cervelle de cet âne? Réfléchis un peu: tu crois vraiment que si cet animal avait eu une cervelle il serait revenu une deuxième fois vers toi?

* *Eskeré Boyîk. Runahî –17-23 août 1996*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5

LE LABOUREUR ET LE BOEUF ROUGE 7
LE BRAIMENT DE L'ANE 11
L'EZIDI ET LE MOLLAH 17
L'AGHA ET SON SERVITEUR 21
LA CHASSE DU LION 25
L'AGHA ET L'AGNEAU 29
LE RENARD ET LE MEUNIER 33
L'ETERNEL ETUDIANT 39
NON, C'EST UN RENARD 43
VERS LA MECQUE 49
LE LION , LE RENARD ET LA SOURIS 55
LES BERGERS ET L'AGHA 59
QUAND LE ROI DORT 67
LA CERVELLE DE L'ANE 71

Editions Orient-Réalités
Case postale 2
CH-1211 Genève 7

Le présent ouvrage, quatrième recueil d'une série déjà consacrée aux contes du Kurdistan, illustre en particulier le thème du bon et du mauvais choix. Ainsi, dans ***"Le Laboureur et le bœuf rouge"****, le travail est hautement placé dans l'échelle des valeurs, il est quasiment sacré. Dans le conte* ***"L'Ezidi et le Mollah"****, on découvre que la foi est plus forte et supérieure à la possession de l'or. La discrétion est une vertu, sinon dans certaines circonstances l'attitude contraire peut être fatale, comme c'est le cas dans* ***"Le braiment de l'âne"****. La vie est belle grâce à l'esprit de nouveauté, refusant la monotonie, ainsi que l'illustre le dialogue entre* ***"L'agha et l'agneau"****. L'avidité n'est que destructrice (****"La chasse du lion"****), alors que la vraie amitié se manifeste aussi après la mort (****"Le renard et le meunier"****). Et tant d'autres...*

Imprimé en Iran